

doivent pas non plus se mettre à leur besogne avec autant d'enthousiasme, mais prendre les choses tranquillement, avec calme et sang froid, et dormir pendant un temps suffisant; pour eux, huit heures ne sont pas trop. Respirer un air vicié, prendre un exercice trop violent, étudier tard le soir, s'occuper continuellement l'esprit du soin de s'acquitter de leur charge sont autant de causes d'épuisement dont ils doivent s'abstenir. Ces maîtres ont parfois une conscience trop délicate, ils craignent de négliger quelque chose de leurs devoirs, et ce sont eux qui devraient avoir le moins de scrupules à cet endroit. Il leur faudrait au contraire songer davantage à conserver leur santé. Ils doivent voir à ce que l'appareil digestif soit toujours dans un état de fonctionnement parfait, afin qu'ils puissent digérer une nourriture à la fois suffisante et substantielle. Les habits n'exerceront aucune pression sur l'estomac, le foie, le cœur: les poumons, les muscles de la poitrine, des côtés, de l'abdomen et du dos seront mis en jeu au moyen d'exercices de gymnastique ou d'un léger travail de chaque jour; et les pieds et les jambes tenus chaudement. Tous les jours et au grand air, ces instituteurs feront certains mouvements de gymnastique propres à élargir mécaniquement les parois du thorax, afin que, par cet exercice, qui ouvre les cellules pulmonaires, l'air puisse venir en contact avec le sang. Enfin, ils doivent proportionner leur tâche à leurs forces, ne jamais dépasser cette limite, et profiter du temps des vacances pour se reposer et refaire leur santé. S'ils ne peuvent ou ne veulent tenir compte de ces conseils, il leur faut s'attendre à souffrir et à traîner péniblement les restes d'une santé délabrée.

Mais, outre les instituteurs dont je viens de parler, il en existe encore d'une autre catégorie. Hier, j'en vis une douzaine dans une école. Ils ne travaillent pas la moitié assez, même pour leur propre avantage personnel. A les voir à l'œuvre, on dirait de véritables automates. Ils se placent sur leurs sièges avec beaucoup de dignité, font lire les leçons; mais ils ne se fatiguent pas le quart autant que la maîtresse dont je viens de parler. Bien qu'ils ne soient pas aussi maigres qu'elle, ils ont néanmoins un teint pâle et maladif. Ils éprouvent, disent-ils, des maux de tête et sont dans un état complet d'indifférence et d'inertie. La chose me paraît toute naturelle. Leurs salles d'école ne sont point aérées, et leurs habits les gênent tellement qu'ils peuvent à peine respirer assez pour vivre. Ces instituteurs semblent ignorer que l'air est essentiel à la vie et qu'il y a d'autant plus de vie chez nous que nous nous approprions plus d'air. Ils n'ont besoin, pour se bien porter, que de plus d'exercice, de respirer un air plus pur, et de joindre à ces deux choses la sobriété dans leurs repas. Tous les jours, ces instituteurs, vêtus d'un costume spécial, doivent se rendre à un gymnase et y faire des exercices. Ils doivent ouvrir les fenêtres de leurs salles d'école pour que l'air s'y renouvelle. L'usage du bain, au moins trois fois la semaine et dans un appartement réchauffé, leur est nécessaire pour répandre la chaleur par tout leur corps. Je sais qu'il y a beaucoup d'obstacles aux suggestions que je fais ici; mais, coûte que coûte, personne n'est excusable de négliger les lois de l'hygiène.

Je crois qu'il serait bon qu'à la campagne, dans les beaux jours, les instituteurs avec leurs élèves passassent une partie de la journée en plein air, étudiant les plantes et les minéraux, qui sont en abondance. La santé des uns et des autres y gagnerait également. Un jardin cultivé avec soin serait en même temps une source d'éducation et de santé. Il va sans dire que cela doit se faire avec intelligence pour être avantageux.

Il m'a toujours semblé barbare de bâtir les maisons d'école comme on le fait à la campagne; je voudrais que l'école fût pour l'instituteur et sa famille une véritable résidence. On devrait aussi garder les mêmes maîtres s'ils remplissent bien leurs devoirs, et non pas en changer une ou deux fois l'année, comme la chose se pratique de nos jours. Mais ces dernières considérations seront l'objet d'un article séparé.

Il existe peu de professions où la santé soit plus essentielle que dans l'enseignement. Le maître bien portant peut diriger sa classe avec succès; mais quand il souffre, tout souffre égale-

ment. Les oreilles et le dos de plus d'un élève ont porté l'empreinte de la mauvaise humeur de leur maître, ou bien encore sa faible santé et son bon naturel lui ont fait fermer les yeux sur les fautes les plus graves.

Je suis de plus en plus convaincu, chaque année, que les instituteurs sont peu propres à remplir convenablement leurs fonctions, s'ils ne sont doués d'une constitution robuste, s'ils n'ont reçu une éducation physique complète, et s'ils ignorent la physiologie. Ces qualités, jointes à l'excellent cours d'exercices militaires qui se donne actuellement dans les écoles normales, les séminaires et les collèges, feraient des instituteurs la classe la plus vigoureuse de nos citoyens, tandis que, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui, ils sont nerveux, dyspeptiques, serofuleux, consumptifs et usés dans leur corps avant d'avoir atteint l'âge mûr. — *Journal d'Éducation de la Pensylvanie*.

GRAMMAIRE. (1)

1^{RE}. QUESTION.—ERRATA.

Doit-on écrire un ERRATA ou un ERRATUM? L'Académie ne se prononce pas.

On appelle *errata* une liste qu'on place au commencement ou à la fin d'un ouvrage, et qui contient les fautes échappées dans l'impression, et quelquefois dans la composition de cet ouvrage, avec l'indication de la manière dont elles doivent être corrigées à la lecture. Ces corrections se faisaient autrefois à la main; ce fut, dit-on, Henri Estienne, premier du nom, qui introduisit l'usage de les imprimer.

On donne aussi ce nom à un livre qui contient le relevé des erreurs d'un autre livre. Quelqu'un a appelé l'ouvrage du P. Hardouin, sur les médailles, l'*errata* de tous les antiquaires; mais il est trop plein de choses singulières, hasardées, et quelquefois fausses, pour n'avoir pas besoin lui-même d'un bon *errata*. Les critiques sur l'histoire, par Périzonius, peuvent être, à plus juste titre, appelées l'*errata* des anciens historiens. Le dictionnaire de Bayle a été regardé comme l'*errata* de celui de Moréri; cependant on y a découvert bien des fautes; elles sont comme inséparables des ouvrages fort étendus.

Si j'avais à traiter ce sujet au point de vue typographique, j'aurais à rechercher de quelle utilité les *erratas* sont dans les livres, et la place la plus convenable où ils doivent figurer, mais je ne m'en occuperai ici qu'au point de vue grammatical. J'examinerai successivement chacune des questions auxquelles ce mot a donné lieu.

On a demandé d'abord s'il était nécessaire. Il me semble que l'on peut sans hésiter répondre affirmativement. En effet, quand peut-on contester l'utilité d'un mot? Lorsqu'il vient d'être créé, et que l'usage n'en est pas encore bien établi. *Errata* n'est pas dans ce cas, puisqu'il a plusieurs siècles d'existence.

Mais, quand même il en serait autrement, on devrait se garder de le proscrire de notre langue, parce que c'est une expression dont il est impossible de se passer en imprimerie et en librairie.

Il ne suffit pas d'ailleurs d'affirmer qu'il est inutile, il faut prouver qu'il y a dans la langue un mot unique, plus ancien, exprimant exactement la même idée. Or, ce mot n'existe pas.

On a prétendu que *fautes à corriger* pourrait en tenir lieu. Oni, si l'on voulait se contenter d'un équivalent tel quel, mais il faut observer qu'*errata* est un mot unique, tandis que *fautes à corriger* est une périphrase, et que, dans toutes les langues, on tend à remplacer les périphrases, à moins qu'elles ne soient employées comme ornement.

(1) Nous donnons la Thèse qui suit comme un modèle de la manière dont on pourrait traiter les questions soumises aux conférences des Instituteurs. — R. J. I. P.